

Les secrets de Léo

Du même auteur :

Institution communale et pouvoir politique

Editions de l'EHESS 1973. Ouvrage collectif

Nord et Pas de Calais, l'héritage industriel

Publications OREAM Nord 1975. Ouvrage collectif

Industrialiser, mode d'emploi. L'entreprise A.Raymond

Ed.L'Harmattan 2012 Prix du livre documentaire ASMEP-ETI

De la Volga à la Neva

Nouvelle. Autoéditée 2018

Sur mon chemin

Nouvelle in l'Institut. PUG 2018

L'affaire Nayox

Thriller. Autoédité 2019

Jef, ombre et lumière

Roman Autoédité 2020

Gulumpu

Conte Illustrations Jean-Paul Steinmann Autoédité 2020

Deux Destins

Nouvelle. Autoéditée 2023

Guy Boisberranger

Les secrets de Léo

Éditions du Lundi

Copyright © 2023 Guy Boisberranger

Tous droits réservés.

ISBN : 9791035983185

Les secrets de Léo

*À tous les Agriculteurs
Admiration*

Guy Boisberranger

LIVRE 1

1

— Monsieur Raphaël Rollin, bonjour, désolée de vous avoir fait attendre.

Lou était la principale conseillère de la clientèle professionnelle à l'Agence du Crédit Agricole de Puteaux.

— Suivez-moi s'il vous plaît.

Il s'était levé, empoignant à bout de bras ses deux imposants classeurs métalliques. Perdu dans ses pensées, il ne prêta pas attention à sa toilette affriolante, chemisette très légère et short moult, qui détonnait dans l'ambiance feutrée de la banque. Elle le conduisit par un long couloir tortueux jusqu'à son bureau.

— Entrez, je vous en prie.

Il chercha où déposer ses deux classeurs. Lou, qui ne le quittait pas des yeux, lui indiqua la desserte sous la fenêtre, puis le fauteuil qui lui était destiné. Elle attendit la fin de la manœuvre pour se glisser derrière son bureau et se présenter.

— Je m'appelle Lou, oubliez mon nom de famille, trop compliqué, lui dit-elle, en lui remettant sa carte de visite. Vous avez demandé à nous consulter... Je serai votre interlocutrice.

C'était sa première place stable après dix années de galère. Elle ne l'aurait probablement pas gagnée six mois auparavant, encore atone, le jour, de ses folles équipées, la nuit. Le décès de sa grand-mère avait été l'électrochoc salutaire. Ce fut la mention, sur le faire-part, de sa Médaille de la Résistance, qui l'ébranla. Elle ne comprit pas pourquoi, mais elle se sentit appelée. Elle sortit de la cérémonie encore plus troublée par l'évocation de son courage héroïque. Ce qu'elle avait vécu, elle, n'était rien à côté. Elle eut honte de son misérabilisme et décida de grandir.

Elle ne pouvait pas tout bousculer à la fois. « Trouve-toi d'abord un bon job », lui avait conseillé Céleste, qui la connaissait bien. Elle avait ressorti diplômes et CV pour convaincre Monsieur Malais, le directeur de l'agence. Il est probable que son charme aida à sa sélection : elle avait trente ans, des cheveux auburn tirés en arrière, des yeux gris à peine soulignés par des sourcils effilés, un visage long au teint pâle, de très légers points de rousseur, un nez aquilin, des lèvres finement entrouvertes sur de jolies incisives que l'orthodontie n'avait pas su complètement ajuster. Il l'avait recrutée et formée.

— Je suis en recherche d'un financement.

— Oui...

— Il s'agit de la reprise d'une exploitation agricole...

— Je vous écoute.

Elle n'écouta rien, elle l'observait, plus exactement, elle observait ses mains. Elle avait toujours eu cette forte attirance pour les belles mains. Celles-là étaient grandes, à la fois

puissantes et délicates, légèrement duvetées de poils mordorés, aux paumes soyeuses et fermes. Elles volaient, agiles et légères. Lou devinait leur dextérité et leur aisance. Elle les aima tout de suite. Elle lui dira plus tard que ce furent ses mains qui susciterent son désir.

Il discourait, tout à son affaire, sans se préoccuper d'elle autrement que de la convaincre par ses arguments de la fiabilité de son projet. Pas le moindre soupçon de drague. Tellement concentré, le regard intelligent, le verbe limpide, qu'elle pouvait se délecter de lui sans qu'il ne s'aperçoive de rien.

— C'est un très beau projet...

— Mais je ne vous l'ai pas encore exposé...

Aïe ! Ce regard suspicieux en dit long. Il va me falloir redescendre sur terre.

— Nous avons tout notre temps.

— Pas du tout, j'ai besoin d'une réponse dans la semaine.

Il avait regardé sa montre, presque midi, visiblement hésitant à poursuivre la réunion. Elle devait réagir vite et bien.

— Je voulais dire que nous avons tout notre temps aujourd'hui, pour formuler votre demande de prêt. Nous allons commencer pendant la pause déjeuner. Je vais nous faire livrer des sandwiches.

Elle eut le droit, cette fois-ci, à la grimace ! Il s'était levé, déjà à la porte.

— Non, pas de sandwich, je vais grignoter quelque chose dans le coin et je reviens.

C'était trop risqué de le laisser partir seul. Elle avait ses habitudes au *Sangoviese*, resto italien de l'autre côté de la place.

— Je vous accompagne, je sais où on mange vite et bien.

Elle l'entraîna sans mal. « On se partage une pizza ? » Elle décida pour deux, tant il était soucieux uniquement d'argumenter.

Elle devait absolument reprendre la main.

— Je n'ai pas bien saisi votre parcours ?

Raphaël, fils d'éducateur, s'était perdu à l'Éducation Nationale.

— Prof ?

— Oui, prof de philo au lycée, ici, à Puteaux. C'était un deuxième choix. Je voulais être agriculteur, comme mon grand-père. J'ai même passé mon bac agricole. Mon père a mis un veto à ce que je reprenne la ferme et m'a envoyé à la Catho d'Angers. J'ai fait Lettres, puis un master de philo. J'ai réussi le CAPES puis mon agrég et abouti dans ce lycée. Je viens de démissionner pour m'installer dès cet automne.

Lou ne comprenait pas.

— M'installer ?

— On dit comme ça quand on veut reprendre une exploitation agricole. Mais cela dépend bien évidemment du financement...

— Nous l'aurons ! Parlez-moi encore de vous.

— Quoi, de moi ?

— Célibataire ? Marié ?

— J'ai trente-quatre ans, j'ai un fils, Léo, qui aura six ans à la fin de l'été. Je suis originaire de la Mayenne mais nous avons toujours vécu dans la banlieue parisienne. Voilà ! Quoi dire d'autre si ce n'est de répéter encore une fois que je suis pressé de m'installer et que j'ai besoin de ce financement.

— Donc, vous êtes marié...

— Pourquoi ? Cela a-t-il une quelconque importance ? À vrai dire, j'étais pacsé, mais nous sommes maintenant séparés. Est-ce que cela change quelque chose pour mon dossier ?

Lou réalisa à cet instant qu'elle s'aventurait avec cet homme sur un nouveau chemin. Ce n'était déjà plus une approche professionnelle, ce n'était pas non plus une de ses dragues pour oublier. Elle était tout simplement subjuguée...

Mais il s'impatientait.

— Si vous voulez bien, Madame, revenons-en à mon financement.

— Je n'aime pas trop Madame. Je m'appelle Lou...

— OK pour Lou ! Eh bien, Lou, retournons à l'agence examiner tout cela.

Ils travaillèrent sérieusement. Le sujet était vaste et complexe. Lou ne s'était jamais intéressée à pareille activité. D'ailleurs, elle ne s'intéressait jamais aux activités de ses clients professionnels. Elle rassemblait les pièces nécessaires, réclamait celles qui manquaient, et transmettait le tout, mis en forme, aux commissions ad hoc. Mais, là, rien à faire ! Il ne la lâchait pas une seconde : « Mon business plan, annotez-le comme nous en avons convenu, oui, en rouge, et passez les résultats escomptés au Stabilo vert ». Il voulait argumenter sur chaque pièce comptable, sur chaque tableau, graphique, carte, plan ou photo. Il voulait surtout revisiter avec elle ce qu'il baptisait son « mémo introductif » mais dont les cent cinquante pages s'apparentaient plus à une thèse sur l'agriculture d'aujourd'hui.

Elle fut complètement dépassée par son énergie. Son bureau était un champ de bataille autour duquel il tournoyait, documents à la main qu'il allait puiser dans l'une des deux grosses boîtes métalliques qu'il avait apportées. Le téléphone

avait bourdonné plusieurs fois sans qu'il l'autorise – car c'était lui qui la commandait d'un regard appuyé ou d'un geste autoritaire – à seulement regarder le combiné.

Monsieur Malais, son chef généralement timide, vint interrompre la séance.

— Lou, vous avez trois rendez-vous qui attendent.

Elle dut se soumettre, mais sans rien abandonner de ses intentions.

— Raphaël, revenez vers dix-sept heures. Nous prendrons le temps qu'il faudra pour boucler votre dossier ce soir.

— Il y a encore beaucoup à faire. Ne peut-on pas reprendre demain, samedi ?

Elle craignait que s'il lui échappait ce soir, il lui échappe pour toujours. Elle inventa.

— Non, pour que votre dossier passe en commission ad hoc la semaine prochaine, il nous faut le déposer ce soir.

Il revint à l'heure dite. De toute évidence, le temps qui restait avant la fermeture de l'agence ne suffirait pas, mais elle avait son idée. Elle lui servit l'invitation avec un sourire engageant.

— On va nous chasser de l'agence d'ici peu. Je peux vous proposer de finaliser le document chez moi. J'ai tout ce qu'il faut pour le communiquer ensuite au siège.

Tout autre homme que Raphaël aurait vu là une incitation à plus d'intimité. Pas lui, totalement obnubilé par son projet. Il aurait pu au moins s'étonner de ce que cette jeune bureaucrate ne fonctionne pas au chrono. Mais non, à son idée, il était normal d'être disponible à toute heure du jour et de la nuit. Cela lui venait de son grand-père paysan, et c'est ainsi qu'il avait conçu son travail de prof, toujours dispo pour les préparations,

les corrections et les entretiens. C'était, d'ailleurs, l'origine du désastre.

Il accepta sans complexe et se laissa conduire dans sa Mini Cooper jusque chez elle. Elle habitait, aux *Balcons de Montparnasse*, vingt-troisième étage, un deux-pièces lumineux qu'elle avait reçu en héritage de son père.

À peine eurent-ils franchi le seuil, qu'il visa la table de la salle de séjour, y déposa ses deux lourdes boîtes de rangements, se prit une chaise et s'installa, prêt à travailler.

Pas Lou !

— Je prends une douche et je vous rejoins.

Chez Lou, aguicher était un réflexe. Elle visa sa robe rouge très légère. Il suffisait, à cette heure-là, qu'elle se place à quelques pas de la baie vitrée pour que le soleil couchant dévoile son corps au travers de la transparence rosée du vêtement. Mais c'était d'un autre temps. Non, ça ne collait pas. Elle préféra sa robe vert émeraude avec la large ceinture nouée à la taille.

— Ah ! Vous voilà... Toute belle !

Ce fut la première fois qu'elle vit passer dans le regard de Raphaël, furtivement, la flamme du désir.

— Pouvons-nous revenir à nos hypothèses de production ?

Agriculture conventionnelle, agriculture raisonnée, ACS, TCS, SD, AB, certification Bio ou « Haute Valeur Environnementale » (HVE), Lou devait plonger dans un monde qu'elle avait toujours fui. La campagne n'était pas sa passion. Le souvenir des interminables étendues parcourues avec son groupe d'éclaireuses, les pieds dans la gadoue, à craindre les serpents et les moustiques, à chanter jusqu'à s'essouffler, l'avait vaccinée contre tout retour à la terre. Mais

elle se voyait mal détourner Raphaël de son projet agricole, et pour lui, elle savait déjà qu'elle irait en enfer.

Ils valorisèrent la rentabilité de l'exploitation pour une production en « technique culturale simplifiée », le fameux TCS, solution plus respectueuse de la vie du sol.

— Il nous faut encore préciser, et on aura fini, la région où je souhaite m'installer.

Lou, tant qu'à faire, proposa le sud de la France, « pour son climat ».

— Les plantes ont besoin de soleil.

Raphaël se moqua gentiment d'elle.

— Les bêtes craignent l'insolation.

Raphaël avait des idées très arrêtées. « Ce sera au nord-ouest de Paris. »

— Et pourquoi ? demanda Lou, au désespoir. Il y pleut tout le temps.

— Justement !

Il s'étonna de sa déception, *qu'est-ce que ça peut lui faire ?* Il se crut toutefois obligé de se justifier.

— Je ne veux pas m'éloigner de Léo.

— Léo, votre fils ? Il vit chez sa maman ?

— Oui, provisoirement, à Paris, mais il va me rejoindre quand je serai installé.

— Mais comment allez-vous trouver le temps de vous occuper de lui, seul, avec cette exploitation à lancer ?

— Je n'ai pas encore la solution, mais je vais trouver.

Le dossier de financement était maintenant complet. Lou le formata dans les règles sur son PC, de telle façon à le transférer au siège. Raphaël avait rassemblé ses documents, balancé ses

brouillons dans la corbeille et classé les autres dans ses boîtes métalliques. Il s'était levé, prêt à partir. Lou comprit que c'était probablement la dernière occasion qu'elle avait de l'accrocher.

— On se tutoie ? Avant de partir, un verre ?

— Volontiers, sans alcool.

Quand elle revint de la cuisine avec ses deux cocas elle le trouva tournoyant dans la pièce, le visage soucieux.

— Ça ne va pas ?

Il prit le temps d'entamer son coca.

— Excusez-moi Lou, je ne comprends pas...

Il avait choisi de consulter cette banque parce qu'elle s'annonçait agricole. Cela lui avait semblé cohérent avec son projet. Mais cette conseillère qui l'avait reçu, cette Lou, ne connaissait strictement rien de l'agriculture. Il avait failli reprendre ses dossiers et partir. Quelque chose l'avait retenu, peut-être, son dynamisme, sa perspicacité, son empressement. Entièrement concentré sur son sujet, il n'avait pas vu venir sa familiarité, l'emploi de son prénom, cette invitation chez elle, et maintenant le tutoiement. Il ne l'avait même pas dévisagée, tout ce temps au Crédit Agricole. Ce n'était qu'au retour de sa douche, joliment vêtue, les cheveux défaits et sans plus son maquillage appuyé, qu'il l'avait remarquée, plaisante, voire, attirante. Mais qu'attendait-elle de lui ?

— J'avais la tête dans le guidon et je vous ai laissée m'assister sans vergogne. Je ne sais même pas pourquoi vous vous êtes tant impliquée...

— Parce que tu me plais.

— Je ne comprends pas.

— C'est pourtant simple.

Il la dévisagea. Elle ne baissa pas les yeux, immobile, ni provocante, ni intimidée, en attente. C'en était trop. Il posa son verre, encore à moitié plein, se saisit de ses boîtes de rangement, se dirigea vers la porte et sans un mot, l'ouvrit et la franchit. Lou eut juste le temps de lâcher, le souffle coupé, un « on aura la réponse jeudi prochain au plus tard », avant qu'il ne disparaisse.

Elle s'assit hébétée à la grande table et se demanda ce qu'elle avait encore mal fait. Elle avait pourtant pris garde à ne pas user des stratagèmes de ses dragues sans lendemain. Était-elle perdue à tout jamais, interdite d'amour ? Car ce Raphaël, elle l'avait reconnu, c'était son messie, celui qui devait bouleverser le cours de sa vie. Et bêtement, elle avait tout gâché.

Elle s'approcha de la baie vitrée pour l'apercevoir dans la rue. Elle ne le repéra pas, probablement déjà loin... Pour toujours.

La sonnette, oui, c'était bien la sonnette. Elle se précipita, ouvrit. Il était là, avec ses deux boîtes à bout de bras, le regard franc, même pas gêné. Plus tard elle lui dira qu'il avait l'air ridicule, mais là, sur le coup, c'est elle qui le fut.

— Tu as oublié quelque chose ?

Et ce disant, elle lui barrait le passage.

— Je peux entrer ?

Elle réalisa et s'écarta. Il entra, posément, et déposa ses deux boîtes sur la table.

— L'ascenseur a tardé, cela m'a laissé le temps de réfléchir.

— Ah oui... Et à quoi ?

— Une idée... Donc, on se tutoie... J'ai encore différentes choses à te demander... Sortons, je t'invite au resto.

C'était un ordre. Elle s'y plia le cœur battant. À table, il voulut en savoir plus sur elle. Elle mentionna son père

architecte, maintenant décédé, sa mère enseignante, elle fille unique, longtemps désirée. Mais que pouvait-elle lui dire de sa vie bâclée ? Lui avouer comment sa liaison toxique avec Oscar avait interrompu ses brillantes études douze ans auparavant ? Lui raconter son retour au Mans, chez papa et maman, détruite, sous anxiolytiques ? Sa fugue en plein mois d'août vers le Sud, récupérée par une bande de junkies, qui se termina mal au poste de police ? Sa brouille avec ses parents ? Ses trois années à Rennes ?

Oui, de cela, elle pouvait lui parler, au moins pour partie.

— Après mon bac, j'ai passé trois années à la fac de Rennes dont je suis sortie avec une licence en gestion. Ensuite, je suis montée à Paris. J'ai fait beaucoup de petits boulots, jusqu'à ce recrutement, il y a trois mois, au poste où tu m'as trouvée.

— C'est tout ce que tu as à me dire de ta vie ?

Que pouvait-elle lui raconter, sans le faire déguerpir, de toutes ces années perdues à « vaquer », comme son père le lui avait reproché ? Pouvait-elle lui confesser ses faiblesses ? Ces folles nuits parisiennes, ces hommes pour oublier, pour s'enfoncer, pour se détruire ? Ce dégoût d'elle-même au matin, que la journée ne suffisait pas à effacer ?

Non, plutôt s'en tenir à l'insignifiance de ses journées. Elle raconta les jambes enflées de la serveuse, les rictus obligés de l'hôtesse, les réflexes mous de la caissière et, quand tout allait pour le mieux, les horaires à rallonge de l'adjointe de direction.

— Je ne comprends pas, toi si intelligente et impliquée...

Lui dire qu'elle était destinée à l'X et aux Mines et qu'elle avait tout gâché ? Il ne lui en laissa pas le temps. « Un petit ami ? », « Non », elle secoue la tête. « Des enfants ? » Elle s'étouffe, « mais non ! » Il poursuivit, tout à coup plus détendu.

— Alors, des copines ?

Lui dire les copines de circonstance, rigolotes et vaines ? Elle mesurait, aux côtés de cet homme riche en projets, la vanité de son existence passée. De quelles relations pouvait-elle se targuer pour le rassurer ?

— Une très grande copine. Elle habite à la Réunion, elle est mariée et elle a deux enfants. Elle s'appelle Céleste, on s'est connu à Paris, quand j'étais à Henri IV, elle était serveuse au Café de la Renaissance, où j'allais prendre mes petits-déjeuners. On se téléphone, on se voit sur Skype. Je vais lui rendre visite cet été...

Un long silence, puis, cette idée qui lui vient, qu'elle trouve géniale.

— Ça te dirait de m'accompagner ?

Elle le regarde, il a cette expression singulière de concentration qu'elle lui connaît déjà. Elle n'a de cesse de l'interroger de ses yeux gris jusqu'à ce qu'il choisisse d'en rire.

— Je ne vais pas avoir beaucoup de temps...

Il a payé la note. Ils se sont levés, il lui a tenu la porte. Ils sont dans la rue, à deux blocs de sa tour. La nuit est douce. Ils marchent côte à côte, en silence. Ils croisent un couple de vieux et se serrent pour les laisser passer.

Il la regarde. Alors elle ose.

— Tu crèches où ?

— À l'hôtel, à Nanterre. Je vais prendre un taxi. Mais je dois d'abord récupérer mes affaires.

Ils avancent, toujours indécis.

— Tu peux dormir chez moi...

Il la dévisage, elle n'en peut plus.

— Chez toi ou avec toi ?

Il lui a pris la main. Elle suffoque d'émotion. Amoureuse.

Guy Boisberranger

2

Lou conduisit Raphaël samedi matin jusqu'à son agence. La délicieuse intimité de leur nuit ne lui avait rien ôté de sa retenue. Ce fut, au petit-déjeuner puis tout au long du trajet, comme s'il reprenait une discussion interrompue par un courant d'air. Il voulait s'assurer que Lou allait prioriser son dossier et suivre pas à pas la procédure d'agrément. Lou se crut revenue aux anciennes aventures sans lendemains. Elle allait désespérer quand, au moment de la quitter, il lui adressa, de la portière, une invitation qui lui remit du baume au cœur.

— Je dois aller visiter un ami agriculteur du côté de Rouen. Veux-tu m'accompagner ?

— Oui, je le veux.

— On se retrouve demain matin, gare Saint Lazare, huit heures. Ça te convient ?

Non, cela ne lui convenait pas du tout. Elle le voulait ce soir, chez elle. Il sourit, un sourire un soupçon ironique, mais

tellement plein de tendresse qu'elle le plia de ses bras suspendus à son cou, pour l'embrasser tout à son aise.

Étienne, l'agriculteur en question, les accueillit à la descente du train. Lou fut sidérée par sa mine défaite et sa fragilité apparente. Raphaël ne lui avait rien dit d'autre que leur camaraderie au lycée agricole de Laval et le séjour qu'il avait fait, ado, dans cette même exploitation, alors tenue par les parents d'Étienne. Les deux hommes se saluèrent d'une discrète poignée de main. Raphaël présenta Lou, « une amie », qui eut le droit au toucher timide d'une main calleuse avant d'être embarquée sur le plateau arrière d'un pick-up bringuebalant. Recroquevillée sur un caisson, elle ne vit rien du paysage masqué par une bâche, elle n'entendit rien de leurs conversations dans la cabine, au point de se sentir de trop dans cette équipée. À l'arrivée à la ferme, Raphaël, sans gêne, vint l'extraire de là et, accompagné d'Étienne, lui présenter les lieux.

— De ce côté de la départementale, c'est la Vieille Ferme.

De la cour, où le pick-up avait été garé, on ne voyait qu'une longue habitation chaulée, d'un seul niveau, entourée, en carré, de vieux hangars servant apparemment d'abris aux tracteurs et autres engins agricoles. On l'appelait la Vieille Ferme parce que c'était l'ancienne métairie que le père d'Etienne avait achetée au retour de la guerre d'Algérie. Il fallait traverser la départementale pour découvrir en face, sur un promontoire, deux bâtiments imposants, l'un chargé de ballots de paille et de foin, l'autre occupé, aux dires d'Étienne, par un troupeau d'une centaine de vaches laitières, dix-sept génisses et quelques veaux. Il fallait dépasser ces bâtiments par un large chemin empierré pour voir se déployer à l'infini un paysage vallonné, fait de prairies très vertes, de champs déjà en partie moissonnés et de

bosquets. Lou se sentit minuscule et désarmée devant tant d'espace.

Étienne abandonna ses hôtes, le temps de s'affairer auprès de ses bêtes, le temps pour Raphaël d'expliquer que son ami avait été plaqué il y a quelques mois par sa conjointe.

— Il était déjà miné par de grosses difficultés financières. Comme tu le vois, il revient de loin. Il était à deux doigts de se pendre. C'est la solidarité de quelques-uns - les agriculteurs voisins, le maire, d'anciens copains - qui l'ont sauvé, mais il reste très fragile et seul. Je dois encore discuter avec lui. Je vais le rejoindre à la salle de traite. J'ai pensé que tu aimerais, pendant ce temps, faire un tour dans l'étable, caresser les animaux...

— J'adore ta sollicitude ! Sûr, je me vois bien bichonner les taurillons !

Non, ce n'était pas son truc, ces grands espaces, ce chien qui venait la renifler et maintenant, ces museaux tendus en quête de mangeaille. Mais pourquoi donc cet homme, si bien fait, à l'esprit si cultivé, qui l'avait magnétisée au premier regard, pourquoi cet homme-là voulait-il quitter l'enseignement, le plus beau des métiers, et Paris, la plus captivante des capitales, en somme, quitter la civilisation, pour se terrer à la campagne ?

Quelque chose ne collait pas.

Indisposée par l'odeur animale, elle sortit et s'allongea dans l'herbe, en bordure du premier champ. Elle dut s'assoupir car elle n'entendit pas venir Étienne, qui la contempla longuement avant de se manifester par un raclement de gorge.

— Désolé de te réveiller, mais tu vas prendre un coup de chaud à rester ainsi en plein soleil.

— Il est où ?

Étienne sourit.

— Ah, lui ? Il n'est pas loin, au téléphone, il va venir nous rejoindre. Je voulais m'excuser pour l'avoir accaparé. Il a eu quelques soucis et il avait besoin de mes conseils. Et puis, il m'a dit combien tu l'avais aidé pour son prêt. C'est formidable !

— C'est donc tout ce qu'il a retenu de moi...

— Allons voir la salle de traite. Je venais de l'automatiser quand ma femme est partie.

Lou écouta, éberluée, Étienne parler de ses vaches qui se rendaient d'elles-mêmes, à la queue leu leu, sur un manège où, sans faillir, un robot venait entraver les quatre mamelles pour les traire, puis, qui, dignes et tranquilles, cédaient la place aux suivantes. Cela n'avait rien à voir avec l'illusion pastorale que lui avait laissé « Martine à la ferme ».

Raphaël les attendait à la sortie. Il prit la main de Lou et l'entraîna vers l'étable.

— Je vais te montrer quelque chose.

La chose était un petit veau, encore allongé dans la paille. Raphaël le saisit sous le ventre et parvint à le redresser, cahin-caha, sur ses pattes.

— Il est né il y a quelques heures et il est déjà debout. N'est-ce pas formidable ?

Il souriait plus ouvertement qu'elle ne l'avait jamais vu faire.

— C'est pour ça que tu veux te perdre à la campagne ?

Raphaël se redressa, sortit de la niche, vint vers elle, très près d'elle, si proche qu'elle dut tordre le cou pour garder ses yeux dans les siens.

— Écoute-moi bien.

Le ton était ferme mais la voix douce.

— Si tu veux une histoire avec moi, elle se fera, comme tu dis, à la campagne... Ou pas du tout.

— Raphaël, j'ai bien entendu ? Tu parles d'une histoire...
De moi avec toi ?

— Oui, on peut tenter... À la campagne !

*Mais comment tu fais, bel homme, pour me liquéfier en deux mots ?
Quel est ton pouvoir pour me dissoudre, me réduire, m'implorer ? Je ne sais
même plus parler, encore moins raisonner.*

Elle se détacha de lui, se détourna pour cacher son émotion, quitta l'étable, et s'échappa vers les champs.

Elle marcha, oublieuse du temps, de la faim, du soleil éclatant. Il lui fallait décider là, tout de suite. Inutile de tergiverser, de s'embourber. Tout était clair, c'était oui ou c'était non, aujourd'hui, à l'instant. Il lui fallait choisir entre l'inconnu de cet homme et le trop connu de tous les autres. Pourtant elle l'avait cherché, l'Homme, toutes ces douze années, en désespérance de ses partenaires éphémères. Il y avait bien eu Ridha, espoir vite douché, Antoine, son chirurgien charitable, et encore l'un ou l'autre qui pouvait être suspecté de sentiments. Mais aucun ne pouvait prétendre à partager sa vie. Il lui fallait l'amour, cette chose insondable, qui n'était pas venu.

Elle l'entendit marcher vers elle. Elle savait, mais elle n'allait pas se livrer sans bataille.

— Et qu'est-ce que tu me donnes en échange ?

Elle se prépara à une proclamation grandiloquente.

— Comme le veut la tradition, deux chèvres.

— Vaurien !

Le vaurien, comme pour s'assurer de l'avancée de son projet, s'installa chez elle avec tous ses dossiers. Il passait ses journées sur Google, à s'informer des nouveautés de l'agriculture. Quand elle rentrait, le soir, de son agence, elle

trouvait la table mise, le repas prêt. Ce furent quelques soirées de dîners romantiques, d'effusions tendres, de joutes sexuelles. Il se révéla amant attentionné, conteur fascinant, parfois bouffon de sa reine. Elle découvrait, émerveillée, l'apaisement de son âme, la douceur de la vie, la plénitude de la fusion. Avec lui, elle se laissait posséder sans réticences. Seule, elle était prise de fous rires, elle se mettait à chantonner, à sautiller, à danser.

Elle se projeta dans leur futur alors qu'elle ne savait toujours rien de son passé. Elle en oublia son aversion pour la campagne. Raphaël aurait son exploitation, ils logeraient en ville, elle trouverait un emploi administratif au plus proche de leur lieu de vie.

Ils allaient, en attendant, réunir les fonds, visiter des exploitations, contacter équipementiers et fournisseurs, se présenter aux administrations, adhérer aux syndicats et mutuelles, rechercher du personnel.

Ce fut à propos de cet « en attendant » qu'ils divergèrent pour la première fois. Lou s'était imaginé que tout se ferait de Paris. Raphaël resterait chez elle. Ils pourraient même, pourquoi pas, prendre du bon temps, par exemple s'échapper une semaine ou deux à la Réunion, chez Céleste, sortir le soir, le week-end, bref, profiter de l'été et même de l'automne pour mieux se connaître et s'aimer.

— Regarde, tu seras super bien ici. Tu auras le temps de peaufiner ta future entreprise. Tu seras tranquille pour travailler toute la journée. Et le soir, Paris sera à nous...

— Non, Lou, je dois quitter Paris au plus vite.

— Mais tu n'as pas encore ton exploitation.

— En attendant, on va s'installer à la campagne et mener nos investigations à partir de là.

— Et comment je fais, moi, pour mon boulot ?

— Tu es en congé en août. Avant et après il y a le train.

— C'est galère, je ne suis pas d'accord.

Au vu de la mine butée de Lou, il ajouta, tranquille, « je n'ai pas le choix », se leva de table – ils étaient en plein dîner – rassembla ses affaires et quitta l'appartement.

Il ne revint ni cette nuit-là, ni le lendemain soir, ni les jours suivants. Elle tenta en vain de le joindre sur son portable, elle lui adressa messages sur messages auxquels il ne répondit pas. Elle se souvint du nom de son hôtel meublé à Nanterre et appela. Un bougon daigna consulter le registre et grogna qu'il n'y voyait personne de ce nom. Elle insista, il l'éconduisit sèchement.

Lou crut l'avoir perdu à jamais. Elle s'échappa de son bureau, plantant ses rendez-vous et son chef timide. Elle rentra chez-elle, se jeta sur son lit et enfouit ses pleurs dans son oreiller.

— Céleste, il m'a quittée, oui, Raphaël, tout d'un coup, sans mot dire.

Céleste, son amie, sa confidente, qui, à neuf mille kilomètres de là, réceptionnait régulièrement ses états d'âme. Elle s'était réjouie, Céleste, du coup de foudre de son amie. Elle s'était jusque-là désespérée de sa vie dissolue. Elle l'avait encouragée à s'engager avec lui, à se faire conciliante et attentive.

— Mais qu'est-ce que t'as encore fabriqué ?

— Rien, je te promets, rien. C'est lui. Je ne comprends pas.

— C'est simple, tu te mets en arrêt maladie et tu pars à sa recherche. Après, ton charme fera le reste.

— Mais il n'est pas comme les autres.

Elle suivit les recommandations de son amie. Elle avait une piste, une seule, l'adresse de l'ex de Raphaël, à Paris dans le 15^e. C'était l'adresse qu'il avait d'abord portée sur son dossier de financement avant de lui demander d'y substituer la sienne.

Elle se rendit le lendemain matin rue de Javel. C'était un immeuble cossu, bâti en retrait pour laisser un peu de respiration verte à ses habitants. La porte vitrée de l'immeuble s'ouvrait par un simple poussoir, mais aucune des boîtes aux lettres ne portait son nom. « Encore un coup fourré », pensa-t-elle, avant d'imaginer que probablement son ex avait mis l'appartement à son nom. Elle repéra le gardien, occupé aux poubelles, et s'expliqua avec lui. Effectivement, un nom avait été retiré très récemment sur une boîte aux lettres, lui causant d'ailleurs pas mal d'ennuis. « On doit normalement soumettre la demande au syndic mais le monsieur était pressé et nerveux. Troisième à gauche, mais vous ne l'y trouverez plus. »

Une femme lui entrouvrit la porte, sécurisée par une chaîne. Lou se présenta, comme celle qui s'occupait du dossier de financement de Raphaël.

La femme libéra la chaîne et se découvrit, visage blême, yeux écarquillés, mains tremblantes.

— Il ne loge plus ici. Je ne sais pas où il est...

Un petit garçon très blond vint se cacher derrière sa maman.

— J'ai des pièces de son dossier à lui faire parapher et signer.

Pourquoi cette terreur qui semblait l'habiter ? Lou insista.

— Aucune idée ?

Elle hésita.

— Écoutez, je sais qu'il a loué une chambre dans un meublé à Nanterre. Mais c'était provisoire... Depuis...

Lou ne la laissa pas poursuivre.

— J'ai appelé son hôtel. Ils ne connaissent personne du nom de Rollin. Puis-je entrer ?

La femme prit sur elle.

— Entrez.

Lou se glissa dans le vestibule et déclina son nom et ses qualités. Elle savait d'un ancien job de démarcheuse, qu'il fallait, pour apprivoiser sa proie, chasser les silences et occuper le terrain avec une histoire douce. Elle entama celle du retour à la terre mais comprit aussitôt qu'elle faisait fausse route. La femme ne se déridait pas, au contraire.

— Oui, il veut s'enfuir à la campagne, mais il doit me tenir au courant...

Et, montrant la tête blonde,

— Pour Léo.

Lou décida d'insister.

— Je le cherche depuis quatre jours. Vous n'avez aucune idée d'où il peut être ?

— Un instant.

La femme s'éloigna. Le jeune garçon continua à la fixer intensément. Elle revint et lui tendit un petit papier.

— Il s'est peut-être inscrit sous mon nom. Essayez encore au meublé.

Bizarre ! Il se cachait de quoi ? Était-il recherché ?

Le meublé se situait derrière la préfecture, à peine signalé par une plaque en cuivre vermoulu. L'entrée était un escalier étroit qui menait à un palier disposant d'un comptoir de réception rikiki. L'homme qui y trônait était bien le grincheux